



HAL
open science

Revenir au Père Lachaise

Fabienne Wateau

► **To cite this version:**

Fabienne Wateau. Revenir au Père Lachaise. Ateliers d'anthropologie, 2022, FloriLESC 2022, 10.4000/ateliers.15683 . halshs-03590674

HAL Id: halshs-03590674

<https://shs.hal.science/halshs-03590674>

Submitted on 28 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Ateliers d'anthropologie

Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

FloriLESC | 2022

Revenir au Père Lachaise

Quelques pas avec Colette Pétonnet

Fabienne Wateau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ateliers/15683>

DOI : [10.4000/ateliers.15683](https://doi.org/10.4000/ateliers.15683)

ISSN : 2117-3869

Éditeur

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC)

Ce document vous est offert par Université Paris Nanterre



Référence électronique

Fabienne Wateau, « Revenir au Père Lachaise », *Ateliers d'anthropologie* [En ligne], FloriLESC, mis en ligne le 17 février 2022, consulté le 26 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ateliers/15683> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ateliers.15683>



Ateliers d'anthropologie – Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Revenir au Père Lachaise

Quelques pas avec Colette Pétonnet

Fabienne Wateau

fabienne.wateau@cnrs.fr

Directrice de recherche CNRS, Lesc-UMR7186 (Université Paris Nanterre/CNRS)

Mots clés : Colette Pétonnet, anthropologie urbaine, méthode, observation flottante, carnet de terrain, circulation, objets, musées

1. « Deux livres magistraux, trois ouvrages sous sa direction, [...] une soixante d'articles, [...] avec un souci d'exactitude ethnographique et d'élégance littéraire », ces quelques mots permettent de résumer l'œuvre de Colette Pétonnet (Paquot, 2013 : 2). Et quelle œuvre. Son premier livre, sa thèse de troisième cycle, est aussi son premier écrit publié, en 1968, chez Maspéro. Intitulé *Ces gens-là* et portant sur une cité de transit, il est immédiatement traduit en anglais et paraît en 1973 sous le titre *Those People. The Subculture of a Housing Project* (Greenwood Press). Il est réédité en français en 2017 par CNRS Éditions. Son second ouvrage, sa thèse d'état, d'abord publié en deux volumes chez Galilée : en 1979, *On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues*, puis en 1982, *Espaces habités. Ethnologie des banlieues*, connaît aussi un succès certain. Le premier volume est réédité en 1985 en une version augmentée (Galilée), puis une version poche en un seul ouvrage compilé paraît aux éditions du CTHS en 2002, puis en 2012 (troisième édition). Parmi ses articles à renommée, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien¹ » laisse une empreinte indélébile. Publié dans la revue *L'Homme* en 1982, il est traduit en allemand et publié en une version commentée en 2003, puis en portugais du Brésil en 2008. Sans doute expose-t-il « sa plus belle invention : l'observation flottante » — avancement des préfaciers du dernier ouvrage de compilation de ses textes (préface, *in* Pétonnet, 2018 : 13). Car Colette Pétonnet, est-il ajouté, « répond avec le sentiment vif de l'invention, par un "bricolage" adapté à chaque terrain avec le souci constant de toujours confronter observations et discours, [...] et avec pour obligation d'affûter la méthodologie au fur et à mesure des recherches entreprises [...] afin de saisir les particularités de l'enquête en ville » (*ibid.* : 10-11). L'observation flottante, une invention méthodologique appliquée aux mondes urbains, somme toute, absolument novatrice dans la France de la fin des années 1970 — et sans doute aussi du monde entier.

2. Oser le flottement méthodologique, essayer le flottement heuristique..., telle fut donc l'attitude méthodologique proposée, que certains d'entre nous à Nanterre, alors étudiants, avons eu la chance d'expérimenter à ses côtés. Cette approche visait à sortir « d'une anthropologie qui jusque-là rendait compte, exclusivement, des traits culturels et des formes d'organisations dites simples, exotiques ou paysannes, à la population réduite » (préface, *in* Pétonnet, 2018 : 8). Or à ce titre, le flottement comme principe méthodologique proposé par Colette Pétonnet ne m'apparaît plus aujourd'hui seulement méthodologique. Il préfigure ce défi théorique sur la discipline qu'il y avait à relever et qui, naissant, allait se déployer. Colette Pétonnet avait côtoyé bien d'autres conditions avant d'arriver à l'anthropologie et, confrontée à des populations multiculturelles plus denses et mêlées, entre bidonvilles, banlieue et cité, elle a contribué à amorcer en France — avec d'autres — une forme de post-folklorisme et de post-exotisme dans la discipline, une façon différente de travailler comme anthropologue, en repensant dans ses approches les façons de faire et les façons de penser cet Autre qui nous entoure. L'informateur devenu interlocuteur, le défi était aussi de trouver des voies pour parler d'ethnologie à des « ethnologues aucunement préparés à la navigation à vue parmi les récifs et les vasières de leur propres sociétés » (Pétonnet et Pouchelle, 1989 : 190). De ce préambule contextuel, partons à nouveau pour le Père Lachaise en se souvenant d'elle.

*
* *

3. Janvier 2018, retour au Père-Lachaise. À arpenter les avenues, les rues, les chemins ; à regarder, à ne pas se presser ; à tenter de comprendre l'ambiance, les gens, les rythmes, les fréquentations. J'attends. Apprendre à attendre, à ne pas me précipiter, à ne pas craindre de ne pas trouver, tout de suite, le sujet que j'aurai à appréhender. C'est ce que Colette Pétonnet nous apprenait. Les années ont passé. C'était en 1987 que nous arpentions le cimetière du Père-Lachaise avec elle. Plus de trente ans déjà. Et toujours l'envie de lui rendre quelque chose, un article, un objet, de lui dire combien ses cours nous avaient marqués, déterminés, formés. Je m'assieds. Et je regarde les photos que j'avais prises à l'époque, pour mon dossier. Des photographies de statues touchées, frottées, polies. Un pied, un sein, un crâne. Le crâne de Kardec, le gisant de Victor Noir, journaliste assassiné dans la fleur de l'âge par Bonaparte, au corps moulé serré. Je m'y rends en hiver, sous la pluie. Et un autre mercredi encore, sous la neige cette fois. Puis j'y retourne avec Isabelle Bouard, une autre étudiante de cette même année 1987, qui elle aussi se souvient des cours de Colette Pétonnet, encore enthousiaste et émue par ce qu'elle nous transmettait. Déjà le soleil se fait doux et le cimetière se transforme en jardin. Je prends de nouvelles photos, de couples à s'embrasser, de bancs au soleil, prisés, et d'Isabelle en train d'arriver.

4. Dans un ouvrage qui lui a été consacré, Anne Raulin donne à Colette Pétonnet une voix de contralto, avec ses emportements, ses doutes, ses dégoûts ; et une écriture qui sait conter, capte et décape, met à nu. Anne en parle aussi comme d'une chèvre de Monsieur Seguin, indépendante, voulant à tout prix le grand air et la liberté (Raulin, 2018 : 15, 33), d'une iconoclaste, d'un anti-patron (Raulin, 1996 : 11). « La ville, c'est la liberté » conceptualise d'ailleurs Colette (Pétonnet, 1982 : 38). Et c'est aussi son anticonformisme et sa grande liberté de penser qui nous encouragea sur des voies qui n'étaient pas encore balisées — précise Catherine Choron-Baix (1996 : 9). C'est une connaissance incarnée, nourrie de vraies rencontres ; un livre de science qui est aussi humain ; « C'est ça que je veux faire » raconte quant à elle Virginie Milliot (2018 : 35), le souffle coupé, dit-elle, en lisant et relisant des passages d'*On est tous dans le brouillard* (Pétonnet, 1979).

1. Cet article est disponible en ligne : <https://doi.org/10.3406/hom.1982.368323>.

5. Colette, je crois, on aime ou on déteste. À l'issue de son premier cours, une fois annoncé ce qu'elle attendait de nous, un terrain « d'observation flottante » au cimetière du Père-Lachaise, certains ne sont jamais réapparus. Défection habituelle parmi les choix d'enseignements ? Crainte de ne savoir que faire dans un cimetière, de violer des lieux ou des peines, d'approcher de trop près la mort, le morbide ? Ou encore réticence à devoir composer avec cette enseignante hors du commun, si peu conventionnelle ? Car de fait la « grande dame » — comme l'appellent aussi les anthropologues brésiliennes Claudia Fonseca et Claudia Turra Magni (2014 : 406) — pouvait parfois avoir l'approche un peu directe, sans détour. Voire rude : « Pas de temps à perdre avec les ronds de jambe », lançait-elle, « il y a tellement plus urgent et plus important à faire » ; ou encore, en nous rendant nos dossiers : « Je ne donne que deux notes, 14 et 10, car ne croyez pas avoir compris les relations humaines en trois mois ; quant à m'embarrasser avec les mauvais étudiants et à leur faire passer un rattrapage... » À la finesse de sa plume, à la minutie de ses observations et de ses descriptions ethnographiques, à la délicatesse de la restitution de ses rencontres — sensible et impliquée, dit Virginie ; une anthropologue du sentir et du ressentir, dit Anne —, s'opposaient en quelque sorte sa détermination, son temps à ne pas perdre, une discourtoisie parfois face à l'administration et aux collègues². Elle le dit dans son « Autobiographie au pas de charge... », elle est arrivée tard à l'anthropologie, elle avait déjà beaucoup vécu (Pétonnet et Lacascade, 1998). Une distance, non de la pensée savante, mais des académies de toute sorte, avance Yves Lacascade (2013 : 293), un mépris pour les hiérarchies et une répulsion viscérale pour tout ce qui ressemble de près ou de loin à une chapelle, souligne Jacques Katuszewski (1996 : 19), et cette fascination qu'elle exerçait sur les étudiants et les auditoires qui avaient la chance de la rencontrer (Lacascade, 2013 : 293).
6. Ce personnage décapant n'est pas une anecdote. Il fut un véritable espace de respiration à Nanterre, un droit de penser autrement, d'être différent, de prendre son temps, de douter, puis de trouver une voie pour nous affirmer pourvu que nous investissions dans l'exigence et la qualité. Et « Une *pensée verte* [...], dans le sens où on dit *avoir la main verte*, celle qui fait pousser les plantes », dit Anne Raulin à propos de ses recherches [...], en ajoutant : « pour moi, Colette c'est l'efficacité intellectuelle de l'insolence » (Raulin, 1996 : 12). Nous avons été nombreux à admirer le personnage de Colette Pétonnet. Et souvent je pense encore à elle, face à mes étudiants, tant pour le soin et l'importance qu'elle accordait au terrain, aux choses et aux gens rencontrés, que pour sa façon de renvoyer à l'inutile ce qui n'avait pas d'importance, de renverser les questions pour tester leur pertinence, ou encore d'inviter à réfléchir sur qui nous sommes, d'où nous venons, ce que nous présentons de nous, de façon à garder le maximum d'honnêteté et de lucidité dans nos relations avec les autres. Ses recherches de terrain, qui accordent une part significative à l'interprétation psychanalytique, rappelle encore Anne Raulin, et qui apportent compétence ethnologique à l'analyse des individus en prise avec leur propre milieu (Raulin, 2018 : 29), elle y avait réfléchi avec l'un de ses « patrons », Roger Bastide, et elle nous invitait aussi à y être sensible, à en tenir compte. Transmission dans les approches et par-delà les générations ; « comme une nécessité de réaliser la jonction entre l'anthropologie et la psychanalyse » (Raulin, 2018 : 29) ; elle invitait nos *je* à se connaître d'abord pour pouvoir ensuite parler du *nous* et des autres. Par-delà la méthode anthropologique — ou ce qui sans doute devrait être un des principes premiers de la méthode anthropologique —, ce qu'elle transmettait devenait aussi des leçons de vie.

À l'épreuve de l'observation flottante

7. Dans son article, Colette Pétonnet ne dit pas *je*. Elle dit *nous*, ou bien *le chercheur*. Publié dans *L'Homme* en 1982, après quelques mois de terrain réalisés cette même année, elle ébauche dans « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien » un programme de recherche qui ne sera jamais vraiment terminé. Membre du laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative à Nanterre de 1981 à 1989, elle nous envoie alors sur le terrain du Père-Lachaise, nous les étudiants apprentis ethnologues du Lesc et du département, pour éprouver et renforcer ses hypothèses³. En 1987, l'année de maîtrise où Isabelle et moi avons emboîté ses pas, son cours s'intitulait « Pratique de l'ethnologie dans les villes ». Pourtant, son propos ne consistait déjà plus à travailler *dans* la ville, mais *sur* la ville. Elle l'explique dans le résumé de son article : « La ville étant le lieu de tous les brassages, il convient d'étudier ses divers milieux. Cependant, toutes sortes de réalités urbaines, du mobilier aux lieux publics, résistent à l'investigation. Le phénomène urbain de la rencontre, notamment, n'a pas livré ses secrets » (Pétonnet, 1982 : 47).

2. Plusieurs écrits ont déjà rendu hommage à Colette Pétonnet (cf. entre autres : DAPHY et al., 1996 ; FONSECA et TURRA MAGNI, 2014 ; RAULIN et al., 2018) et les commentaires de ses collègues sur sa personnalité mêlent presque toujours, avec contraste et harmonie, sa frontalité et sa sensibilité : « [...] en retard [...] je trouvais une lionne tournant en rond dans cette bibliothèque [...] et reçus la plus belle engueulade de ma vie [...]. Le personnage me plut alors, [...], car il était entier, direct, sans dissimulation hypocrite. [...] Je compris par la suite, plus tard, que ses déferlements sont à la mesure de sa timidité et que sa violence et parfois sa brutalité verbale n'ont d'égales que son extrême sensibilité » (TERROLLE, 1996 : 29-30). Ou encore : « Oserai-je dire que j'apprécie aujourd'hui plus encore la personne que ses ouvrages ? J'aime par-dessus tout ce que certains considèrent comme un défaut, ses éclats, son ton bourru et son franc-parler de paysanne du Poitou qui me rappelle ma mère, d'origine polonaise par ailleurs, et qui vont de pair avec une convivialité, une générosité, un don de soi et un souci constant pour autrui » (KATUSZEWSKI, 1996 : 19).

3. « Avec l'astuce d'un stratège militaire, elle débarquait avec ses troupes » dira plus tard Claudia Fonseca, à propos d'un terrain mené avec des étudiants brésiliens sur un petit cirque de Porto Alegre [...], où tous devaient « mettre la main à la pâte », et où Colette délégua alors une équipe pour étudier les gestes et les savoir-faire du montage du chapiteau ; une autre pour étudier le déplacement, le soin, l'entraînement des animaux ; une personne pour questionner les logiques marchandes du propriétaire du cirque ; d'autres pour retracer l'histoire des artistes, etc. (FONSECA et TURRA MAGNI, 2014 : 408, ma traduction).

8. Or, c'est précisément ce *phénomène urbain* qui l'intéresse, qu'elle définit comme étant des flux, des circulations, les rues, les foules, les passants..., et corrélativement, l'anonymat, les rencontres informelles. Plus explicite dans son autobiographie, elle dévoile sa méthode :

Ce qui est spécifique au milieu urbain, c'est la « dilution », le peu de relation d'interconnaissances. [...] Si on se poste au coin de sa propre rue, en ville, à deux pas de chez soi, pour un visage qu'on reconnaît (celui par exemple du type qui vous vend des légumes au marché tous les jours), il y a combien d'inconnus qui défilent dans une circulation quasi ininterrompue ? Bien sûr il n'est pas aisé de « travailler » ainsi dans les rues, dans ces flux, ces flots perpétuels. Très vite, on ne sait plus à quoi se raccrocher, d'autant que le chercheur n'a plus ni rampe, ni modèle, ni béquille pour avancer. Alors je me suis « amusée » pendant un certain temps à provoquer des rencontres, à adresser la parole à n'importe qui, dans n'importe quelle situation, pour observer les réactions et comprendre comment « ça » fonctionnait. Et j'ai découvert des codes implicites. [...] [Mais] la rue est faite pour circuler et non pour stagner. L'anonymat est parfait quand la circulation est parfaite elle aussi, à la fois fluide et dense. [Donc,] par la suite, j'ai cherché des lieux où la circulation marque un peu une pause, où il est possible de se poser et de se reposer ne serait-ce qu'un moment. Bien entendu, il y a les salles d'attente et puis j'ai beaucoup travaillé au cimetière du Père Lachaise (Pétonnet et Lacascade, 1998 : 20-21).

9. Cette méthode de *l'observation flottante*, éprouvée donc plus tranquillement au cimetière du Père-Lachaise⁴, consiste « à rester en toute circonstance vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans *a priori*, jusqu'à ce que des points de repères, des convergences apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes » (Pétonnet, 1982 : 39). En d'autres termes, elle consiste à laisser venir les rencontres et les situations, à faire avec le hasard, à accepter de recevoir, et/ou bien à aller au contact des gens, à s'ouvrir pleinement aux autres, à créer des occasions informelles, réelles et sensibles. Et à en retirer suffisamment d'informations pour en analyser les logiques et les codes. Cette observation flottante serait — selon la proposition d'interprétation de l'anthropologue brésilienne Soraya Silveira Simões — une observation « sans adresse », sans attache, et dont la destination de l'usage (du cimetière par exemple) peut sembler insoupçonnée (Silveira Simões, 2009 : 194). Un rapprochement est ici fait avec la technique « d'attention flottante » préconisée par Freud aux adeptes de la psychanalyse, qui consiste à « suspendre autant que possible tout ce que l'attention d'habitude focalise : les tendances personnelles, les préjugés, les présupposés théoriques » ; la recommandation technique de l'attention flottante correspondant alors à la règle de l'association libre pour l'analyse (Silveira Simões, 2009 : 195, ma traduction)⁵. Au Brésil, cet article de Colette traduit en portugais en 2008 est devenu une lecture obligatoire des cours de méthode en anthropologie (Fonseca et Turra Magni, 2014 : 409). Virginie Milliot (2018 : 39) confirme que cet article est systématiquement lu par tous ceux qui cherchent à arpenter la rue en anthropologue, mais que sa lecture est souvent décevante pour qui cherche des clés de méthode. Certes, il n'était pas facile d'appréhender cette démarche au Père-Lachaise, et nous étions tous, surtout au début, assez désarmés. Mais à la façon de Colette, et surtout à ses côtés sur le terrain — nous affiliant au style d'apprentissage qu'elle avait elle-même reçu, et qui s'acquiert au côté du maître, pour en connaître les subtilités de l'office (Fonseca et Turra Magni, 2014 : 408) —, il était sans doute plus aisé pour nous, ses étudiants, d'accepter de se laisser « flotter », en apprenant à collecter le moindre fait. Et en cela la méthode n'était pas très différente du reste de la discipline : être attentif, collecter, faire attention au moindre détail, savoir regarder⁶, construire une ethnographie qui puisse conduire à une théorie — et jamais le contraire, bien évidemment —, pratiquer un « empirisme irréductible » — selon les mots de Lacascade (2013). Nous ne sommes pas forcément devenus des anthropologues de l'urbain, ou si nous le sommes parfois, selon les sujets et les endroits où nous travaillons⁷, c'est à la façon dont Colette Pétonnet aussi refusait cette réduction, celle qui aurait supposé une dichotomie rigide entre ce qui serait urbain et ce qui ne le serait pas (Milliot, 2018 : 36). Il était donc toujours, et encore, question de trouver la bonne méthode.
10. Et sans doute est-ce pour moi du côté de la méthode, maître mot, que se trouvent les meilleures leçons à tirer de son enseignement et de la formation sur le terrain qu'elle nous offrait. Colette Pétonnet s'en explique en renvoyant à un autre de ses patrons, Leroi-Gourhan :

4. Et en d'autres lieux : bus, jardins publics, centres commerciaux, parcs, bibliothèques, salle d'attente des vétérinaires..., et au Brésil, dans un cirque donc.

5. Pour de plus amples développements sur ce déplacement de l'« observation flottante » vers une « observation sans adresse », ainsi que sur l'articulation possible entre l'observation flottante et une technique de la psychanalyse, voir l'article dans sa version originale en portugais. Une analyse est aussi proposée pour une compréhension comparée de l'observation participante et de l'observation flottante : « l'observation flottante, par principe, se terminant là où commence l'observation participante » (SILVEIRA SIMÕES, 2009, ma traduction).

6. Jeanne BRODY (1996 : 37) parle d'un « œil qui voyait bien », du regard ethnologique que Colette Pétonnet maîtrisait et nous apprenait à aiguïser. Tandis que Patrick WILLIAMS (1996 : 23) rappelle la mise en application des principes qu'elle a illustrés, et parfois enseignés tout au long de sa carrière : 1) décrire (ce qui suppose évidemment que l'on sache regarder) ; 2) confronter les observations et les discours (ce qui suppose que l'on sache laisser parler et que l'on sache entendre, même ce qui ne se dit pas) ; 3) situer ce recueil dans un contexte pertinent ; 4) ne pas être effrayé par les implications qu'il est possible de tirer du tableau ainsi composé.

7. Cf. par exemple deux volumes de revues que j'ai codirigés, l'un sur la « ville sensible » (WATEAU, 2001a) ; l'autre sur l'anthropologue brésilien Gilberto Velho, spécialiste (entre autres) des classes moyennes urbaines de Rio de Janeiro (WATEAU et PAIS DE BRITO, 2015).

Nous avons un maître tout de même assez formidable [...], qui veillait à ce que l'on ne se casse pas les reins et qui nous laissait la liberté. Il disait : « Vous devez avoir l'imagination sociologique, vous êtes libre lorsque vous avez glané une bonne moisson de matériaux, vous devez être libre de vos interprétations ». [...] J'enseigne aux étudiants que leurs yeux valent bien ceux des autres [...] On m'a fait une confiance totale et j'essaie de la redonner à ceux qui démarrent (Pétonnet et Lacascade, 1998 : 29).

11. Cette confiance totale, pourvu que nous fissions preuve de rigueur, elle la transmettait en effet à qui voulait bien s'y engager. Et pour glaner une bonne moisson de matériaux et savoir ensuite les analyser, c'est elle qui nous apprenait aussi à tenir nos carnets de terrain — pas de cours de méthode à l'époque à Nanterre ; chacun était censé se débrouiller avec ses sensibilités, ses objectifs, son « bon sens ». Nos deux carnets : le carnet principal, précieusement conservé à l'abri du moindre incident ; et le petit carnet dans la poche, de tous les instants. Le carnet principal devait être de bonne qualité, assez grand pour une écriture confortable, aux pages cousues et non pas collées de façon à éviter les mauvaises surprises, à la couverture rigide, et surtout sans spirale car on n'arrache pas une page du carnet principal. Chaque page serait numérotée ; chaque information y serait déposée le soir, avant même d'en parler à qui que soit, pour une restitution la plus fidèle possible. Au pire, si l'on est épuisé le soir, écrire le matin au réveil, mais toujours sans en avoir parlé à personne, car expliquer à quelqu'un c'est déjà donner une interprétation des faits. Il serait toujours temps plus tard, après discussion avec autrui, de continuer l'écriture sur ce grand carnet où l'on observerait alors les avancées de la pensée et du raisonnement, les bonnes pistes, ou encore les erreurs d'interprétation, les écueils. Sur le petit carnet qui tient dans la poche, avec le stylo ou le crayon graphite, n'écrire qu'une seule information par page : le nom de la personne rencontrée, un n° de téléphone, un lieu, une idée, un croquis, une donnée chiffrée, un début de raisonnement, etc. Le petit carnet est support de mémoire, un outil de l'instant, il n'est pas forcément appelé à durer dans le temps, et ses pages peuvent être arrachées si besoin, voire être toutes détachées au moment de l'analyse et réorganisées par thème, pour une première synthèse des matériaux — ce que personnellement je n'ai jamais fait. Je sais bien que les étudiants prennent désormais leurs notes directement sur ordinateur, qu'ils réintroduisent dans leur « carnet de terrain informatique », au milieu de leur prose, les éventuels oublis des jours passés, interférant dans la diachronie et l'avancée du raisonnement, sans plus tenir compte ni de la date ni de la pagination que l'ordinateur, de toutes les façons, remettra à jour. Mais à l'occasion je continue de leur parler de cette méthode à l'ancienne de tenue de carnet de terrain, qui m'avait semblé particulièrement pertinente, et que je continue d'appliquer, aujourd'hui encore, en intercalant au milieu des pages les petits billets divers (entrée de musée, d'exposition, de corridas, missive, carte, croquis...) relatifs au terrain — ce qui oblige je l'avoue à ce que je leur confectionne, à partir d'élastique à chaussettes ou culottes, des bandes flexibles sur mesure, pour maintenir le tout bien fermé et éviter que les papiers volants ne se répandent. Et à cause de « l'œil qui sait regarder » (cf. note *supra*), j'invite aussi mes étudiants à la pratique du croquis, à main levée — et ce même si les machines savent tout faire, justement — comme Colette elle-même m'avait invité à faire un stage au musée de l'Homme, pour affiner mon regard, dessiner les objets et apprendre à trouver le mot juste pour leurs descriptions ; ces fameuses fiches d'inventaires auxquelles tant d'anthropologues se sont frottés et formés, qui ont disparu de la formation universitaire en ethnologie, mais que je garde comme exercice presque intact dans le cours « Objets et sociétés » que je dispense au musée du quai Branly, espace à objets s'y prêtant à souhait⁸.
12. Trouver la méthode, la bonne méthode, voire inventer une méthode de façon à pouvoir l'ajuster à un terrain particulier.. c'est donc aussi ce que nous apprenait Colette Pétonnet (Pétonnet et Lacascade, 1998 : 10). Inventer et se faire confiance, se débrouiller sur le terrain et dans l'observation, l'écriture et la restitution. Tout cela n'était pas flottant du tout, mais très rigoureux au contraire, exigeant vis-à-vis de soi et des autres d'être précis et systématique, comme devait être systématique le report journalier des données sur le carnet. À l'école de l'empirisme de Colette Pétonnet : « Nagez d'abord et on verra où cela conduit », qui implique aussi « la souplesse du chercheur » (« On arrive quelque part en pensant chercher quelque chose, puis autre chose apparaît et il faut alors savoir être souple pour se placer sur le terrain où la recherche promet d'être la plus riche, la plus fructueuse » ; *ibid.* : 8, 26), j'essaie aussi de transmettre certaines de ces bonnes pistes à mes étudiants. Quitte à inviter les meilleurs, lorsqu'ils sont empêtrés dans leurs angoisses ou leur crainte de s'autoriser à devenir, à faire ce si précieux travail sur soi⁹.
13. Cet article de Colette Pétonnet reste exploratoire, avec de premières pistes théoriques et méthodologiques, mais il ne donne pas vraiment de résultat. Il présente en revanche une belle ethnographie.

8. Je n'aurai finalement pas fait ce stage au musée de l'Homme à Paris, mais d'une certaine façon au Musée national d'ethnologie à Lisbonne, quand j'y ai donné mes « cannes à mesurer l'eau » et que l'exercice très précis de la fiche de musée me fut alors demandé. Cf. par exemple WATEAU, 2001b.

9. Florence Weber dit : « On peut définir des règles de l'étude de soi-même. Il me semble que si l'on ne s'étudie pas soi-même, on ne peut pas dire grand-chose sur ce que l'on a vu de l'univers social [...] je dirais qu'il faut essayer de faire une analyse "extérieure" de soi-même et une analyse "compréhensive" d'autrui [...] Revenons à l'autoanalyse horizontale qui n'est en réalité que l'utilisation optimale du journal de terrain de l'ethnologue » (Weber, in NOIRIEL, 1990 : 138, 143, 145). Cf. aussi JAQUET, 2014.

Zones, flux et objets... quelque 30 ans plus tard

14. 19 février 1987 : Au premier cours, Colette Pétonnet a expliqué ce qu'elle attendait de nous : mener un terrain dans un espace public ; nous aurions à arpenter le cimetière du Père-Lachaise à Paris dès le cours suivant ; elle y viendrait avec nous toutes les séances. Sur les cimetières, de nombreux travaux avaient déjà été réalisés, depuis la fin du XIX^e siècle, et en particulier sur l'épigraphie, l'esthétique et l'architecture des stèles, l'évolution de la statuaire, l'art¹⁰. Elle a aussi cité une phrase d'André Leroi-Gourhan (1964 : 209), que j'ai soigneusement notée, mais que je continue à ne pas être sûre de bien comprendre : « Admettre la réalité du monde de la pensée en face du monde de la matière [...] n'ôte rien au fait que la pensée se traduit en matière organisée ». Puis elle a donné quelques pistes possibles de recherche. Notre terrain pouvait par exemple porter : sur les nombreux défunts étrangers et les épigraphes qui leur sont consacrés ; sur les symboles mortuaires, comme les professions indiquées par des outils ; sur les troupeaux de chats partagés en terroirs¹¹ ; sur la faune, la flore, la thanatologie, les cérémonies mortuaires ; sur les gens illustres (« car les gens du peuple sont une exception ») ; sur les croyances et dévotions particulières (comme celles associées à Alan Kardec, Jim Morrison, Frédéric Chopin, Éloïse et Abélard...) ; sur ceux qui vivent du cimetière (marbriers, maçons, gardiens, jardiniers du parc, fossoyeurs...) ; sur ceux qui le fréquentent (gens du quartier comme jardin public, personnes âgées ou très jeunes enfants, touristes, homosexuels...). Le Père Lachaise est une encyclopédie, écrit-elle, et n'oublions pas que « l'espace urbain appartient à tout le monde » (Pétonnet : 1982 : 38 et 43). J'ai choisi de travailler sur « ceux qui le fréquentent », en m'intéressant en particulier à des zones de fréquentation, certaines tombes d'illustres toujours fréquentées, et à des statues polies et frottées. En reprenant ma pochette de cours de l'époque, j'ai retrouvé mon dossier daté de juin 1987 et annoté par elle ; des cartes, des plans, quelques photos ; un fascicule gratuit de la mairie de Paris sur l'itinéraire des Maréchaux au cimetière du Père-Lachaise ; les notes que j'avais prises sur le terrain. Sur le plan qui accompagne mon dossier sont distinguées sept zones et quinze sépultures de célébrités. Quatre « zones à chats », territoires protégés par des « dames » qui les fréquentent chaque jour et apportent eau et nourriture aux félins, contrôlent leur état sanitaire et veillent à leur prolifération, et qui se trouvaient entre la 53^e et la 56^e division (avec douze chats, m'avaient-elles précisé), entre la 13^e et 11^e division, entre la 32^e et la 15^e division (mais là, c'est un monsieur qui s'occupait des chats), et à l'angle de la 42^e division¹². Deux zones de fréquentation permanente, équipées de bancs forts prisés, qui correspondent à deux places principales du cimetière : la place de la Chapelle, 55^e division, et le Rond-point Casimir Périer, entre la 18^e et la 13^e division — assis à l'abri des grands arbres, s'y retrouvaient entre autres des « habitués », guides improvisés du cimetière racontant leurs rencontres avec les touristes étrangers, dames à chats à commenter la situation, promeneurs du quartier profitant du jardin, personnes âgées¹³. Et une vaste zone très fréquentée, qui s'étend de la 19^e à la 28^e division, dans la moitié est du cimetière la plus irrégulière, boisée et accidentée, à l'accès difficile par un grand escalier, qui se caractérisait par une grande circulation, mais aussi des attentes devant certaines tombes, alors points de rencontres d'une population d'hommes s'y retrouvant, et à laquelle se mêlaient les nombreux touristes égarés dans cette partie plus sauvage du lieu¹⁴. Parmi les célébrités, qu'à l'époque j'avais distribuées en trois groupes, celles visitées pour appartenir au monde des écrivains, de la musique, du spectacle ou de la chanson ; celles dont les sépultures font l'objet de dévotion ; et celles dont les stèles ou statues présentent des traces d'attouchement — les catégories venant parfois à se superposer —, sont respectivement mentionnées les tombes de Frédéric Chopin, Simone Signoret, Édith Piaf, Jim Morrison, Sadegh Hedayat ; celles des spirites Alan Kardec, Gaétan Leymarie, Louis Haasser, Gabriel Delanne, et, par extension mais pour d'autres raisons, Le Bon Berger et Barthélemy Enfantin (dit le Père Enfantin) ; et enfin celles de Victor Noir, Ferdinand Barbedienne, Georges Rodenbach, Louis Auguste Blanqui.

10. À titre d'exemple, voir les deux volumineux volumes de Clarival do Prado VALLADARES (1972). Il y est notamment question du « grand cimetière du Père-Lachaise, fondé en 1804 [...] qui était un bois, continue de l'être et qui jamais n'a perdu cette importance paysagère [...] contrairement aux cimetières brésiliens (1972 : 588, ma traduction).

11. Cf. à ce propos l'étude d'ethnozoologie urbaine d'Yves DELAPORTE (1988).

12. « Apportée dans des sacs en plastique ou cabas, la nourriture pour chats, présentée sous forme de barquette de congélation avec un couvercle, est déposée sous certaines tombes ou à l'intérieur des chapelles. Quelquefois on rajoute à manger dans ces barquettes, le plus souvent, celles-ci sont retirées et changées. [...] placées en des endroits choisis et abrités : une vieille pierre tombale cassée devient un toit et la cache idéale [...] de mêmes dans certaines chapelles sont aménagés des "lits" pour l'hiver ; morceaux de moquette ou tapis, toile plastique, vieux pull en laine sont réquisitionnés et placés en ces lieux : "de temps en temps on ramène tout et on lave, c'est mieux" [...] Parfois, sur la pierre tombale plate de David, deux rangs derrière, elles sortent des cartons capitonnés dans lesquels se reposent les chats. Assises autour, elles parlent de leur santé (de celle des chats, bien sûr) [...] Cette zone à chats n'en présente pas exactement les mêmes caractéristiques : tout d'abord le monsieur qui s'en charge est plus jeune et vient en voiture, la nourriture n'est pas éparpillée sous des tombes mais placées dans une seule chapelle, vingt chats la fréquentent et se dispersent ensuite, la chapelle est balayée régulièrement (un balai de paille repose derrière la porte) et huit plats sont disposés sur l'autel. [...] Plus loin, près de Victor Noir, de vieux parapluies ouverts servent aussi d'abris » (dossier 1987 : 11-12, 16).

13. « La place Casimir Périer, peut-être parce que son accès ne demande pas de monter des escaliers, est essentiellement occupée par des personnes âgées, voire très âgées, qui s'y retrouvent quotidiennement l'après-midi ("non, que l'après-midi, le matin il fait trop froid"), pour profiter du bon air. [...] C'est aussi l'occasion pour une autre dame à chat, qui est toujours assise là, sur le premier banc à gauche en entrant sur la place par l'avenue Casimir Périer, de renseigner les nombreux touristes ou promeneurs à la recherche de la tombe de Jim Morrison » (dossier 1987 : 12-13).

14. « La sépulture du Général Foy, monument imposant, semble être un point de repère, vérifiable au fait que de nombreux hommes y attendent, [...] en lisant sur les marches des chapelles alentour [...] celles des familles Ritaud, Mouton ou du Duc de Trevisse » (dossier 1987 : 15). « "La 25^e ce sont les homosexuels ; la 69^e les prostituées" affirme le monsieur rencontré dans la 42^e » (notes de terrain, 9 avril 1987).

15. Comme un circuit à répéter et des rencontres à refaire, j'ai donc repris le chemin du cimetière, mon vieux plan en main, en quête des lieux que j'avais identifiés à l'époque. Retour à l'ethnographie brute, donc, pour cette « revisite du terrain » trente ans plus tard :

Revisiter le Père-Lachaise, sur les pas de Colette Pétonnet en 1987. J'y retourne à plusieurs reprises. 31 janvier 2018 : Après le cours de Descola, il fait assez froid et il pleut. Je traverse le cimetière, repérage : des gens à Kardec, je me souviens, je retrouve Barbedienne... puis je vais boire le thé dans le quartier [...] pour connaître la petite Elen. 7 février : [...] cette fois il neige, et fait toujours très froid. Du monde près de Kardec, toujours fleuri, comme d'habitude. Et une cérémonie au Colombarium. 7 avril : Isabelle Bouard m'y rejoint [...] on se raconte ce qui pourrait être évoqué dans l'article. [...] Elle donne sur Pétonnet d'autres détails et situations que j'avais oubliés [...] et me rappelle les autres étudiants avec nous pour ce cours [...] nous déambulons puis finissons au café pour nous réchauffer. 24 juillet : Il fait une chaleur très lourde, j'avais oublié que les allées sont en gros pavés et j'ai vite mal aux pieds dans mes sandales d'été. [...] J'arrive au Père-Lachaise vers 14h30, par le métro Père-Lachaise et le boulevard de Ménilmontant. À la porte des Amandiers se tient une jeune demoiselle qui vend des plans 2,50 euros et des cartes postales à 1 euro — je reconnais sur l'une d'elles le gisant de Victor Noir. [...] C'est cher ce plan. Je lui demande s'il n'y en a plus de gratuit en bas, à l'entrée principale, elle me répond que non, cela fait bien longtemps. [...] Je lui dis oui j'achète un plan mais je la prends aussi en photo [...] pour documenter mon terrain, qui commence de fait à l'extérieur du cimetière, à l'une de ses quatre portes possibles. Puis je remonte par l'avenue de l'ouest, et tourne en direction de la Conservation, le bâtiment de l'accueil de la porte principale. Un couple d'Espagnols s'amuse avec des corbeaux (je n'aurai vu aucun chat ce jour-là — ont-ils été éradiqués par la mairie au fil des ans ? —, mais beaucoup de corbeaux dans les allées et au sol, à quémander de la nourriture, à s'approcher très près du banc où la jeune femme s'est allongée tandis que son compagnon la prend en photo) [...]. Elle finira par s'en effrayer, en riant, puis plus loin leur donnera à manger [...] déjà un monsieur s'approche du banc où j'ai réussi à m'asseoir, cherche mon regard, s'éloigne en remontant le chemin Hautoy, puis revient et, voyant mon plan en main, me demande si je sais où se trouve la tombe d'Édith Piaf. [...] — « c'est exactement à l'opposé du cimetière, en haut à droite, division 97 ». Alors il me dit qu'il n'aura pas le temps, qu'il doit être parti à 16h. Je lui dis que si, c'est faisable, car pas si grand et qu'en remontant par l'avenue principale et en prenant la grande transversale, il y sera vite. Me voilà renseignant les gens, comme si j'étais une « habituée », cela m'amuse et me fait penser à Pétonnet. Je continue et quelques pas plus loin, c'est cette fois une dame et son fils, la trentaine, jolie, yeux bleus, antillaise peut-être, qui me demande si je sais où se trouve Dalida. Je cherche sur le plan car ça ne me dit rien ; elle n'apparaît pas dans la liste. Elle se demande alors si elle y serait enregistrée sous son vrai nom ; est-elle sûre que Dalida est au Père-Lachaise au moins ? Elle me répond par la positive. Je lui conseille la Conservation où ils doivent savoir. Elle file. Beaucoup de touristes, malgré ou par-delà la chaleur, je me promène, j'avance doucement. Et quand j'arrive moi-même à la Conservation, je hèle la dame qui déjà s'en va. A-t-elle trouvé Dalida ? — Elle est à Montmartre. — Pas à Montparnasse ? — Non, non à Montmartre. Nous échangeons un large sourire.

À l'entrée de la Conservation, où déjà au fond se distinguent des plans gratuits et libres d'accès, et un monsieur prêt à renseigner, un panneau bloque presque l'entrée, en indiquant que la sépulture de Jacques Higelin se trouve dans la division 20, en face de celle d'Alain Baschung. L'itinéraire à suivre est indiqué : « aller au rond-point Casimir Périer, sur l'avenue de la Chapelle, à droite ». Puis en dessous, en plus petit, sur une autre feuille, est indiquée la sépulture de Pierre Bellemarre (5^e division). Puis celle de Paulette Coquatrix (96^e division). J'ai pris une photo. C'est dynamique un cimetière, le plan est à actualiser constamment. Il y a aussi des variantes sensibles entre les deux plans que j'ai désormais en main. Sur celui acheté, à la façon d'une bataille navale, le cimetière est découpé en carrés d'égal côté et les défunts célèbres s'y retrouvent à l'aide d'une lettre et d'un chiffre : J8 pour Apollinaire ; M9 pour Chopin, L7 pour Sarah Bernhardt, etc. Sur le plan gratuit, la logique adoptée est celle des divisions du cimetière, découpage irrégulier conforme à la morphologie du lieu, délimitées par des chemins ou des avenues (je ne vois pas de rues) et particulièrement biscornues dans la partie la plus ancienne, plus boisée et plus escarpée. Respectivement, Apollinaire, Chopin et Sarah Bernhard se trouvent dans les divisions 86, 17, 44. [...] Les noms changent aussi : sur le plan gratuit, il est question du Rond-point Casimir Périer, tandis qu'il s'appelle Carrefour du Grand Nord sur le plan acheté. [...] On pourrait comparer les noms célèbres reportés sur les plans à destination du visiteur : sur celui gratuit, quatre-vingt-cinq « sépultures des personnalités les plus demandées » sont recensées par ordre alphabétique, le choix est assez « français » ; sur celui vendu sont indiquées — peut-être ? — toutes les personnalités du cimetière (733 au total), soulignant alors son cosmopolitisme, dont vingt-et-un noms apparaissent surlignés en gras. Parmi ces surlignés, les deux plans ont en commun dix-neuf personnalités¹⁵ : Apollinaire (86), Balzac (48), Bécoud (45), Chopin (11), Corot (24), Courteline (89), Delacroix (49), Héloïse et Abélard (7), Kardec (44), La Fontaine (25), Molière (54), Morrison (6), Nadar (36), Piaf (97), Proust (85), Rossini (4), Sarah Bernard (44), Salvador (97), Wilde (89). Le plan vendu est de 2018, il recense déjà Henri Salvador décédé le 13 février 2018, mais pas encore Jacques Higelin décédé le 6 avril [...]. Celui de la Conservation date de 2016.

Mais continuons la déambulation, et ce qui m'amène plus précisément aujourd'hui au Père-Lachaise, à savoir retrouver les sépultures à dévotion, attouchements et de célébrités que j'avais identifiées dans mon dossier de maîtrise de 1987 [...] J'ai de fait une troisième carte en main, la

15. Au lecteur avisé de retrouver ces sépultures, je propose plutôt d'adopter la logique des divisions, découpage réel sur le terrain, que celui de la bataille navale, qui oblige de surcroît à se procurer (pour 2,50 euros) le plan correspondant. Après chaque défunt mentionné apparaît donc ici le nom de sa division respective de localisation.

mienne, [...] dont le fond est la photocopie d'un plan gratuit de l'époque, et sur laquelle apparaissent en couleur mes indications diverses. Pas si étonnant, sans doute, que les gens m'arrêtent pour se renseigner. Direction le monument d'Héloïse et Abélard, un classique de la visite, situé de surcroît sur le chemin qui mène à la tombe mythique de Jim Morrison. Quelques personnes. Un monsieur explique l'histoire à ses filles, que la plus grande, adolescente, semble trouver tout à fait intéressante. Puis je prends la première à droite et la deuxième à gauche pour tomber sur l'agroupement habituel autour de la sépulture de Jim Morrison. Des barrières métalliques empêchent de s'approcher — ce qui est nouveau si je compare avec 1987. Un arbre recouvert d'un tissu recueille des milliers de chewing-gum déposés là, et ce sont des selfies que l'on prend désormais avec Morrison, via sa sépulture interposée¹⁶. Photo. [...] Plus loin, je ne retrouve pas la statue polie que j'avais identifiée à l'époque ; celle que je vois, un corps penché dont le bras est levé, ne présente pas (ou plus ?) de trace particulière de contact¹⁷. Je remonte par l'avenue circulaire à l'ouest, à la recherche de deux autres tombes à attouchements : Enfantin (dit le Père) et le Bon Berger. Soudain, je croise à nouveau le monsieur de tout à l'heure, qui finalement a trouvé la sépulture d'Édith Piaf, et redescend assez vite pour ne pas être en retard. Il me demande où est la sortie : — tout en bas. Des rencontres et des échanges improbables, mais possibles, où les gens se croisent, bienveillants, car il n'y a pas d'enjeu ni de suite envisagée. Les vertus de l'anonymat en ville et les espaces publics, l'anonymat « pellicule protectrice » pour reprendre un de ses titres¹⁸, et ce fameux concept de liberté. Le Bon Berger, donc, une statue de bronze en pied figurant le Christ accompagné de deux moutons et portant un agneau sur l'épaule, entourée d'une grille de fer forgé. Bien que l'enceinte soit fermée (mais la porte ouverte), les moutons ont le museau poli, brillant, lustré, jaune (ill. 1).



ILL. 1 – Le Bon Berger, museau lustré, 2018

Clichés Fabienne Wateau

16. Pour une description des usages et des fréquentations de la sépulture de Jim Morrison, cf. l'article de Michelangelo GIAMPAOLI (2012) et, plus amplement, son ouvrage — thèse de doctorat menée à Nanterre sous l'impulsion de Colette Pétonnet — sur le cimetière du Père-Lachaise en lui-même (GIAMPAOLI, 2010).

17. Il s'agissait de celle de Georges Rodenbach, dont le tétou du buste de bronze était autrefois lustré.

18. PÉTONNET, 1987.

Ils sont touchés¹⁹. Et des fleurs fraîches ont été posées là. Enfantin non loin, un buste de marbre, marque des signes de présence différente. Sur la grille qui l'entoure, ce sont des rubans de couleur noués qui signifient présence, passage, dévotion (ill. 2).



ILL. 2 – Barthélemy Enfantin, en 1987 (à gauche) et 2018 (à droite)

Les marques de présence et de dévotion ont changé, des rubans noués apparaissent aujourd'hui sur la rambarde

Clichés Fabienne Wateau

Et des fleurs fraîches en pot²⁰. Puis je remonte à nouveau vers l'avenue transversale n° 2 pour trouver un banc et m'asseoir : il fait si chaud, il me faut boire, et déjà écrire quelques notes avant d'oublier. Tout le monde a chaud, on se regarde, on se sourit, on guette les places libres sur les bancs. Il y a aussi pas mal d'employés du cimetière en fonction, avec leur tracteur, à arroser certains endroits, ou bien, non loin de la tombe de Morrison, à laver au nettoyeur haute pression les pavés des allées. Depuis mon banc, je vois trois jeunes filles assises sur le rebord du trottoir d'en face, à quelque cinquante mètres de là. Elles semblent attendre, peut-être en face de la tombe de Victor Noir. Et de fait, quand je m'approche elles sont encore là, attendant qu'un photographe ait fini de prendre des photos du gisant. Je fais moi-même le tour de la tombe, toujours fleurie (dont deux glaïeuls rouges posés le long de son bras)²¹, remarque l'impact de la balle, très poli, et le brillant du sexe, des pieds, du front, du nez, du menton (ill. 3).



ILL. 3 – Victor Noir, en 1987 (à gauche) et 2018 (à droite)

Une réputation sans faille, une pratique qui se maintient voire s'agrandit

Clichés Fabienne Wateau

19. « Une dame étonnée affirme devant le tombeau : "avant, c'était pas comme ça, [...] il y avait beaucoup plus de fleurs, ils (les moutons) avaient des colliers au cou, pleins de colliers, et ça brillait bien plus que ça, le pied, surtout le pied brillait. Je me souviens, je venais même l'astiquer" » (dossier, 1987 : 18).

20. « [...] les avis sont partagés quant aux raisons de ces visites : pour certains, il fait partie des spirites, pour d'autres, c'est un philosophe fleuri pour sa sagesse » (dossier, 1987 : 19). Les photos de 1987 et 2018 montrent à la fois la permanence et le changement des pratiques, les rubans sont une nouveauté. À titre comparatif, voir le numéro 70 de *Techniques et Culture* sur les ex-voto (Collectif, 2018), et, en particulier sur les fils et les rubans, l'article de B. FLICHE et M. PÉNICAUD (2018 : 142-161).

21. En 1987, j'inscrivais dans mon dossier : « les fleurs changent pratiquement d'une semaine sur l'autre : le 2 avril 1987 étaient déposés des fuchsias blancs ; le 9 avril, des petits œillets pompons roses et pour Pâques deux œufs noirs dans le chapeau ; le 7 mai, une seule rose ; et le 3 juin, une rose rouge dans le revers du veston, 2 œillets blancs fanés dans la main gauche, et quelques fleurs en soie dans la main droite » (dossier, 1987 : 26).

Déjà s'approche l'une d'elles qui, furtivement, vient regarder le visage de Victor Noir. Elle parle anglais, je lui demande si elle connaît l'histoire de ce personnage, elle me répond que oui, qu'ils ont déjà fait une visite dans le cadre d'un stage, qu'elle revient voir ce gisant, et rapidement elle pose la main sur le sexe lustré. [...] Elle accepte de reprendre la pose pour que je prenne une photo. Sourire, remerciement, je m'éloigne. Et déjà d'autres personnes, un couple, viennent rendre visite au gisant célèbre. [...] Je cherche maintenant une tombe à dévotion, celle du spirite Louis Haasser, mais [...] je suis plutôt attirée par ce petit groupe qui, guidé par la plus jeune qui tient en main son portable et semble tirer ses parents derrière elle, passe entre les tombes de plusieurs rangées. Nous nous croisons, je souris, ils sont perdus, oui. Un employé qui arrose non loin leur demande s'ils cherchent Sarah Bernhard qui est « juste-là », alors que non ils cherchent Mouloudji. Ensemble devant Mouloudji, puis, plus loin, devant Simone Signoret, j'ose demander à la demoiselle s'il existe une application téléchargeable du cimetière du Père-Lachaise. Elle me dit que oui, me montre, et sur son écran apparaissent non pas des noms mais des spécialités : des notes de musique pour les chanteurs, des masques de carnaval pour les gens du théâtre — m'explique-t-elle —, etc. Et au-dessus, en fonction de notre géolocalisation, le nom de la personne correspondante. À ma grande surprise, c'est Yves Montant qui est mentionné et non pas Simone Signoret, à laquelle je pensais moi, au cimetière depuis plus longtemps. [...] Il est facile de retrouver le sanctuaire d'Alan Kardec, car à l'angle d'une avenue et d'un chemin, toujours des gens sont agroupés là, par dévotion ou curiosité. La tombe est très très fleurie il semble d'ailleurs que le défunt marquis d'à-côté profite des fleurs de Kardec qui « débordent » de son propre monument. Le buste est très jaune et brillant côté droit, où l'adepte pose la main pour se recueillir. J'ai réussi à prendre une photo de femme dans cette position en avril dernier²² (ill. 4).



ILL. 4 – Alan Kardec

Désormais, la main posée du côté droit, 2018

Cliché Fabienne Wateau

Un autre spirite devrait se trouver non loin, d'après mon plan annoté. Je cherche. Un monsieur me vient spontanément en aide, me demandant qui je cherche. Je lui réponds « Delambre » (mon plan est ancien et usé, le nom n'est pas très visible), il ne voit pas ; cela ne lui dit rien. On tourne un peu ensemble. Puis je me souviens que j'ai des photos de 1987 dans mon sac,

22. En 1987, « La main est posée à plat, sur le côté gauche de la pierre, côté cœur » (dossier, 1987 : 27). « Mais depuis que sa femme est là, c'est le bronze côté droit (son côté à elle) qui est aussi touché » — m'affirme un interlocuteur spontané (juillet 2018).

que je sors et lui montre. Et oui bien sûr il connaît « Delanne », m’y accompagnant. [...] c’est un peu le même circuit que Kardec, me dit-il. Et il s’en va — comme par discrétion pour me laisser seule avec la personne recherchée. Il m’a montré la plaque à l’arrière de la stèle, [...] certaines tombes spéciales [...] portent désormais des informations sur le personnage, à destination des touristes et visiteurs. Photos. La tombe est fleurie de fleurs fraîches. Mais ce n’est qu’une fois rentrée à la maison que je compare les photos de 1987 et 2018, pour me rendre compte que l’ornement autrefois touché sur ses reliefs a été changé. Il n’y a plus de trace d’attouchement aujourd’hui ; la photo du spirite est de meilleure qualité ; les reliefs ont changé et la pratique du contact avec la tombe semble tombée (ill. 5).



ILL. 5 – Gabriel Delanne, en 1987 (à gauche) et 2018 (à droite)

L’ancienne plaque attouchée sur ses reliefs a été changée, une nouvelle photo a été apposée, il n’y a plus de trace de contact

Clichés Fabienne Wateau

[...] Je retrouve le monsieur qui me conduit vers un buste qu’il a l’habitude de toucher quand il passe, car « il a une bonne tête, et qu’il est sur son passage ». Mais le crâne n’en est pas lustré pour autant. Combien de mains doivent toucher et avec quelle récurrence pour qu’un joli brillant surgisse d’un bronze patiné ? A-t-on jamais posé cette question ? Je me dirige vers la tombe de Proust, puis continue jusqu’au carré des musulmans où la tombe de Sadegh Hedayat est grandement fleurie et visitée. Malheureusement, [...] je n’ai pas de photo de l’époque me permettant de comparer et de repérer d’éventuels changements dans les pratiques. Je finis mon tour avec Barbedienne²³ (ill. 6). Paris, jeudi 26 juillet 2018.

23. « D’un homme d’une cinquantaine d’années : “Victor Noir c’est pour les femmes, mais nous aussi on a, comment dire, notre petit plaisir, c’est Barbedienne” » (dossier, 1987 : 19).



ILL. 6 – Ferdinand Barbedienne, en 1987 (à gauche) et 2018 (à droite)

La même jeune femme du monument, le sein qui brille continue d’être touché régulièrement
Clichés Fabienne Wateau

Par cette visite commémorative et récréative, c’est d’un peu de Colette dont j’ai voulu me souvenir. Pour lui dire : oui, il reste facile de rencontrer des gens, de leur parler en français, en anglais, en espagnol, de leur sourire, de les suivre, de leur demander des renseignements. Oui, des « habitués » de secteur ou de division continuent de renseigner avec plaisir, accompagnent jusqu’à la tombe recherchée, puis disparaissent et réapparaissent à l’occasion. Les chats ont disparu, sans doute éradiqués par la municipalité, ce qui la rendra triste, tandis que les corbeaux s’approprient les lieux jusqu’au pied des visiteurs. Les gens s’amusent au cimetière du Père-Lachaise, comme en un jeu de piste où des découvertes fortuites se font le long du parcours. Pas encore d’audio guide comme dans les musées ? Cela ne devrait pas tarder, sans doute, à moins que l’objectif ne reste la visite d’une sépulture en particulier, comme dans le cas du monsieur pour Piaf voire de la dame pour Dalida, et celle des autres « privés » de l’endroit. Cet anonymat dont elle avait décrypté les codes et les principes, qui permet les rencontres sans suite, l’absence de crainte, voire ici une sorte de bienveillance envers autrui, continue d’être opératoire et opérationnel en ce lieu. Car elle l’avait bien choisi cet endroit. Pourtant, quelque trente ans plus tard, l’étudiante que je ne suis plus est bien obligée de laisser là cette part d’enchantement. Chercher commence par l’interrogation et la préoccupation, la science n’est pas qu’observation, ne souhaitant guère aujourd’hui reprendre le chemin du cimetière et de Colette Pétonnet, de son texte, de cette méthode, avec mes propres étudiants. Le temps a passé. Gardons donc de cette promenade, de ce retour, le souvenir, un sourire. Quelques pas avec Colette Pétonnet.

Objets, musées et sociétés

16. Pour cette rubrique FlorILESC, ici en l’honneur de nos anciens membres du laboratoire, plusieurs objectifs étaient assignés, dont celui de questionner l’héritage possible des méthodes et théories de l’auteur, de souligner la permanence ou au contraire le dépassement de certaines de ses approches anthropologiques au fil des décennies ou encore d’expliquer en quoi le texte choisi correspondait à un moment charnière dans son parcours intellectuel. Les textes d’hommages rendus à Colette Pétonnet semblent suffisamment nombreux et éloquentes pour que l’apport de sa recherche s’affirme avec évidence, en France, au Brésil²⁴, tant pour les spécialistes de l’urbain qui avec elle — ou dans son sillage — se sont engouffrés dans des recherches sur la ville, encore balbutiantes en France à l’époque, aux contours et problématiques qu’il fallait définir, que pour tous ceux aujourd’hui qui articulent leurs recherches autour des jardins, de cette « nature sauvage en ville [...], de ce continuum qui va de la ville à la campagne et de la campagne à la ville, et que l’anthropologie urbaine est obligée de penser » (Pétonnet et Lacascade, 1998 : 31, 27) — ce nouveau terrain qu’elle s’était mise à travailler ses dernières années²⁵. Avec « L’observation flottante... » une piste nouvelle est ouverte. C’est une méthode à explorer, largement expérimentée. C’est une innovation, une création, dont les limites aussi seront éprouvées. Ce texte est, et restera, ce fameux article et moment-charnière associés aux recherches anthropologiques sur la ville, sans doute écrit au moment où Colette venait de rejoindre notre laboratoire, et dont l’idée d’ajuster la méthode au terrain, de trouver la « bonne méthode » en fonction des caractéristiques du lieu, quitte à toujours en réinventer de nouvelles, restera sans doute l’héritage le plus probant. À l’instar d’ailleurs de toute l’œuvre de Colette Pétonnet, qui fourmille de pistes et de bonnes idées à saisir.

24. « L’aventure américaine » de Colette Pétonnet n’aurait pas été aussi fructueuse que prévu. Patrick Williams en souligne pourtant l’apport essentiel dans l’unique article qu’elle a écrit à la suite de son terrain aux USA. Cf. PÉTONNET, 1986 et WILLIAMS, 1996.

25. Cf. à ce propos DAPHY, 1996.

17. Pour ma part, avoir eu la chance de rencontrer Colette Pétonnet fut, c'est une évidence, à la fois marquant et décisif, en influençant mes façons de travailler, en offrant par sa présence et son tempérament des voies nouvelles et possibles pour m'affirmer et m'exprimer autrement. En la relisant, j'ai découvert avec surprise qu'elle invitait à travailler sur les infrastructures, et sur l'eau en particulier — certes les eaux urbaines et les égouts, une ethnographie « compliquée, difficile parce qu'intriquée, mais formidable » (Pétonnet et Lacascade, 1998 : 27-28), qu'Agnès Jeanjean (2006) aura si remarquablement réussi à mener et à restituer. Elle utilisait également le vocabulaire et les métaphores de l'eau — ou plus précisément de l'hydrodynamique — pour parler de la ville et de ces flux, comme d'un liquide qui se répand, ayant consacré un article à cet exercice de style, qui avait aussi pour objectif de « nous faire prendre conscience de nos habitudes mentales et de ce qu'elles révèlent »²⁶. Rappelons que son apprentissage s'est fait auprès d'André Leroi-Gourhan et de Roger Bastide, au musée de l'Homme et au Museum national d'histoire naturelle, et que cette approche l'a certainement invitée à regarder de très près les choses et les gens. Les choses, ces infrastructures et ces objets qui nous entourent et dont nous nous entourons. Et ces gens, qui forment sociétés, se racontent au travers de leurs parcours et de leurs biens, de la perte de leurs proches, animaux, objets ou mobilité, vivent dans des villes ou des bidonvilles, à la campagne, dispersés ou resserrés. Je ne saurais dire si elle a influencé mes recherches qui porteront aussi sur l'objet, tant au musée du quai Branly avec mes étudiants de master, qu'avec les collègues archéologues autour du volume *L'objet de main en main*²⁷ — où j'avais eu l'idée d'intégrer une recherche sur les statues frottées et polies du Père-Lachaise, sans avoir eu le temps de la réaliser (Wateau et Rouillard, 2010a) —, puis du collectif d'articles *Profils d'objets*, qui finalement reprend, avec des seniors, ce que je demande à mes étudiants (Wateau *et al.*, 2011). Mais sans aucun doute a-t-elle forgé ma formation, comme tous les autres enseignants à qui je dois aussi mon parcours, mais elle à la façon dont le forgeron manie ses instruments et le feu, avec conscience, prudence, courage et détermination, mesurant l'efficacité du geste technique et ses implications dans le résultat à obtenir. J'aimerais m'arrêter sur un dernier article, où il est également question d'objets, de musée, de modernité et de futur (Pétonnet, 2008). Sans doute lui fut-il demandé de penser ce que serait pour elle un musée du monde moderne, et en particulier ce que pourrait contenir à nouveau le musée de l'Homme, dépossédé de ses réserves puis fermé en 2003, car Colette y propose une réflexion sur les objets multimédia, l'actualité et les innovations. Son « anti-musée » devient alors une sorte de « cathédrale vide » où l'actualité serait projetée en permanence sur des murs, à partir de produits filmés, reportages, clips... soigneusement choisis ; tandis qu'un autre bâtiment focaliserait sur l'idée d'innovation, la *High-Tech*, de la miniature au gigantesque, des prothèses d'oreille minuscules à l'hôtel colossal de vingt mille chambres à Macao, le volume démesuré de nos ordures, soit une « réflexion matérialisée et mise à jour, cherchant à redéfinir les frontières de l'humain au-delà de l'enveloppe corporelle ou ethnique » (Pétonnet, 2008 : 699). Cette proposition n'est pas sans rappeler certains travaux menés aujourd'hui au Lesc²⁸. Que de pistes, toujours plus fécondes, souvent reprises et exploitées par d'autres, ses successeurs naturels ou non.

*

* *

18. Au cimetière, Colette Pétonnet avait oublié la mort, plus encline à trouver la bonne méthode pour travailler sur l'urbain qu'à réaliser vraiment dans quel espace elle se trouvait. Elle l'affirme dans son article, en parlant du « petit père » :

[...] il est intarissable et raconte le cimetière « ses 44 hectares, ses 12 000 arbres et ses 200 chats (pour les chats, il y a les dames), les 25 000 cases du columbarium (le crématorium ne se visite pas, mais si vous donnez la pièce aux fossoyeurs...) ». [...] On peut évidemment s'interroger sur son rapport à sa propre mort. Mais tel n'est pas notre propos [...] (Pétonnet, 1982 : 41).

19. Puis les années passant, son père à elle mourant, c'est alors, dit-elle :

[que] d'un seul coup, je me suis vue moi aussi sur le « tapis roulant », comme tous ces vieux qui me disaient : « on a déjà perdu Untel ; Untel et Untel sont morts ». Et dès lors, il ne m'a plus été possible de continuer, [...] je n'y suis plus retournée, j'ai fermé les notes. [...] c'est dans un cartable noir plein de poussière, dans un coin de l'appartement, voilà. Peut-être m'y remettrai-je un jour. [...] » (Pétonnet et Lacascade, 1998 : 22-23).

20. Je n'ai jamais plus rencontré Colette Pétonnet. Par estime et souci de mémoire, pour la saluer, je suis allée au séminaire d'hommage au Museum en octobre 2013, « Les sentiers de l'ethnologie urbaine avec Colette Pétonnet », mais déjà tout me semblait décalé. Plus encore qu'une belle et riche rencontre, Colette Pétonnet restera pour moi une belle et riche personne.

26. PÉTONNET, 1987a : 250. Cf. en particulier les pages 250 à 253, où le vocabulaire de l'eau et du sang est mis à l'épreuve de la ville et de ses foules.

27. Cf. en particulier l'introduction (WATEAU et ROUILLARD, 2010b) et le contrepoint (PAIS DE BRITO, 2010).

28. Cf. notamment les travaux d'Emmanuel Grimaud sur la robotique (GRIMAUD et PARE, 2011) ou de Sophie Houdart sur l'infiniment petit (BELTRAME *et al.*, 2017), et hors du Lesc de Denis CHEVALLIER et Yann Philippe TASTEVIN sur les déchets à l'échelle planétaire (2017).

RÉFÉRENCES CITÉES

BELTRAME, Tiziana Nicoletta, HOUDART, Sophie et JUNGEN, Christine (éd.)
2017 *Mondes infimes*, n° 68 de *Techniques & culture* ; 10.4000/tc.8546.

BELTRAME, Tiziana Nicoletta, HOUDART, Sophie et JUNGEN, Christine
2017 Parler depuis l'infime : une introduction, *Techniques & culture*, 68 [Mondes infimes] : 10-25 ; DOI : 10.4000/tc.8552.

CHEVALLIER, Denis et TASTEVIN, Yann Philippe (éd.)
2017 *Vie d'ordures : de l'économie des déchets*, catalogue d'exposition (Marseille, Mucem/Éditions Artiys).

Collectif
2018 *Matérialiser les désirs : techniques votives*, n° 70 de *Techniques & culture* ; DOI : 10.4000/tc.9361.

DAPHY, Éliane (éd.)
1996 *Paroles offertes à Colette Pétonnet à l'occasion de son départ à la retraite*, Au Chalet du Lac, samedi 23 septembre 1995 (Ivry-sur-Seine, Laboratoire d'anthropologie urbaine), en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00004529v2>.

DELAPORTE, Yves
1988 Les chats du Père-Lachaise. Contribution à l'ethnozoologie urbaine, *Terrain*, 10 : 37-50 ; DOI : 10.4000/terrain.2927.

FLICHE, Benoît et PENICAUD, Manoël
2018 Hétérographies du désir. Pratiques votives au monastère de Saint-Georges (Büyükkada, Istanbul), *Techniques & Culture*, 70 : 142-161 ; DOI : 10.4000/tc.9766.

FONSECA, Claudia et TURRA MAGNI, Claudia
2014 Homenagem a Colette Pétonnet, *Horizontes Antropológicos*, 41 : 405-411.

GIAMPAOLI, Michelangelo
2010 *Il cimitero di Jim Morrison. Trasgressione e vita quotidiana tra le tombe ribelli del Père-Lachaise di Parigi* (Tarquinia, Stampa Alternativa).

2012 Rock Around the Grave. La tombe de Jim Morrison au Père-Lachaise, *Ethnologie française*, 42 (3) : 519-529 ; DOI : 10.3917/ethn.123.0519.

GRIMAUD, Emmanuel et PARE, Zaven
2011 *Le jour où les robots mangeront des pommes* (Paris, Petra) [Anthropologiques].

JAQUET, Chantal
2014 *Les transclasses ou la non-reproduction* (Paris, Presses universitaires de France).

JEANJEAN, Agnès
2006 *Basses œuvres : une ethnologie du travail dans les égouts* (Paris, Éditions du CTHS).

KATUSZEWSKI, Jacques
1996 « Nous sommes tous dans le brouillard », in E. Daphy (éd.), *Paroles offertes à Colette Pétonnet à l'occasion de son départ à la retraite* (Ivry-sur-Seine, Laboratoire d'anthropologie urbaine) : 17-20.

LACASCADE, Yves
2013 L'empirisme irréductible de Colette Pétonnet, *Journal des anthropologues*, 134-135 : 291-295 ; DOI : 10.4000/jda.4843.

LEROI-GOURHAN, André
1964 *Le geste et la parole* (Paris, Albin Michel).

MILLIOT, Virginie
2018 Expériences de la foule et lois d'équilibre de l'anonymat, in A. Raulin, S. Parsapajouh et M.-C. Blanc-Chaléard (éd.), *Ces villes-là : actualité de Colette Pétonnet* (Nanterre, Presses universitaires de Nanterre) : 35-54.

NOIRIEL, Gérard et WEBER, Florence
1990 Journal de terrain, journal de recherche et auto-analyse : entretien avec Florence Weber, *Genèses*, 2 : 138-147 ; DOI : 10.3406/genes.1990.1035.

PAIS DE BRITO, Joaquim
2010 L'objet, le musée et la main interdite, in F. Wateau et P. Rouillard (éd.), *L'objet de main en main, Mélanges de la Casa de Velázquez*, ns 40 (1) : 143-145 ; DOI : 10.4000/mcv.3363.

PAQUOT, Thierry
2013 Une anthropologue en ville : Colette Pétonnet (1929-2012), *Métropolitiques*, 13 mars 2013, en ligne : <https://metropolitiques.eu/Une-anthropologue-en-ville-Colette.html>.

PÉTONNET, Colette

1968 *Ces gens-là*, préface de Roger Bastide (Paris, François Maspero).

1979 *On est tous dans le brouillard : ethnologie des banlieues* (Paris, Éd. Galilée).

1982 L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien, *L'Homme*, 22 (4) : 37-47 ; DOI : 10.3406/hom.1982.368323.

1986 La pâleur noire. Couleur et culture aux USA, *L'Homme*, 97-98 : 171-188 ; DOI : 10.3406/hom.1986.368682.

1987a Variations sur le bruit sourd d'un mouvement continu, in J. Gutwirth et C. Pétonnet (éd.), *Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques* (Paris, CTHS) : 247-258.

1987b L'anonymat ou La pellicule protectrice, in *La ville inquiète* (Paris, Gallimard) : 247-261 [Le temps de la réflexion, 8].

2002 *On est tous dans le brouillard*, préface d'André Leroi-Gourhan (Paris, Éditions du CTHS) [réédition établie et présentée par Catherine Choron-Baix de : *On est tous dans le brouillard*, 1979 et *Espaces habités*, 1982 (Paris, Galilée)].

2008 A observação flutuante : exemplo de um cemitério parisiense, *Antropolítica*, 25 : 99-111 (trad. Soraya Silveira Simões).

2008 Impossible musée ou musée des possibles ?, *Ethnologie française*, 38 (4) : 697-700.

2018 *Variations sur la ville : textes et conférences d'ethnologie urbaine 1970-2010* (Paris, CNRS Éditions) [Biblis].

PÉTONNET, Colette et LACASCADE, Yves

1998 Autobiographie au pas de charge d'une anthropologue urbaine, *Terrains vagues. Cahiers d'anthropologie urbaine* (Montpellier, ECAM), 3 : 7-34.

PÉTONNET, Colette et POUCHELLE, Marie-Christine

1989 Le rôle de l'ethnologue dans sa société, in M. Segalen (éd.), *L'autre et le semblable* (Paris, CNRS Éditions) : 183-191.

RAULIN, Anne

1996 Solennités et insolences, in E. Daphy (éd.), *Paroles offertes à Colette Pétonnet à l'occasion de son départ à la retraite* (Ivry-sur-Seine, Laboratoire d'anthropologie urbaine) : 11-16.

2018 L'ethnologue et ses retours critiques. Colette Pétonnet, du Maroc à New York, in A. Raulin, S. Parsapajouh et M.-C. Blanc-Chaléard (éd.), *Ces villes-là : actualité de Colette Pétonnet* (Nanterre, Presses universitaires de Nanterre) : 15-33.

RAULIN, Anne, PARSAPAJOUH, Sepideh et BLANC-CHALÉARD, Marie-Claude (éd.)

2018 *Ces villes-là : actualité de Colette Pétonnet* (Nanterre, Presses universitaires de Nanterre).

SILVEIRA SIMÕES, Soraya

2008 Observação flutuante : uma observação « desendereçada », *Antropolítica*, 25 : 193-196.

2018 « Ces gens-là », ici et là-bas. Colette Pétonnet à Rio de Janeiro, in A. Raulin, S. Parsapajouh et M.-C. Blanc-Chaléard (éd.), *Ces villes-là : actualité de Colette Pétonnet* (Nanterre, Presses universitaires de Nanterre) : 187-201.

TERROLLE, Daniel

1996 Les exigences de l'amitié et de la rigueur scientifique, in E. Daphy (éd.), *Paroles offertes à Colette Pétonnet à l'occasion de son départ à la retraite* (Ivry-sur-Seine, Laboratoire d'anthropologie urbaine) : 29-31.

VALLADARES, Clarival do Prado

1972 *Arte e sociedade nos cemitérios brasileiros*, 2 vol. (Rio de Janeiro, Departamento de Imprensa Nacional).

WATEAU, Fabienne (éd.)

2001a *La ville sensible*, n° 7 de *Recherches en anthropologie au Portugal*.

2011 *Profils d'objets : approches d'anthropologues et d'archéologues* (Paris, De Boccard) [Colloques de la Maison René-Ginouvès, 7].

WATEAU, Fabienne

2001b Objet et ordre social : d'une canne de roseau à mesurer l'eau au principe de fonctionnement d'une communauté rurale portugaise, *Terrain*, 37 : 153-161 ; DOI : 10.4000/terrain.1364.

WATEAU, Fabienne et PAIS DE BRITO, Joaquim (éd.)

2015 *Entre cosmopolitisme, trajectoires et subjectivité : moments partagés avec Gilberto Velho*, n° 41 d'*Ateliers d'anthropologie* ; DOI : 10.4000/ateliers.9756.

WATEAU, Fabienne et ROUILLARD, Pierre (éd.)

2010a *L'objet de main en main*, n° 40 (1) de *Mélanges de la Casa de Velázquez* ; DOI : 10.4000/mcv.3192.

WATEAU, Fabienne et ROUILLARD, Pierre

2010b Présentation : l'objet et la main, *Mélanges de la Casa de Velázquez*, ns 40 (1) : 9-16 [F. Wateau et P. Rouillard (éd.), *L'objet de main en main*] ; DOI : 10.4000/mcv.3237.

WILLIAMS, Patrick

1996 *L'aventure américaine*, in E. Daphy (éd.), *Paroles offertes à Colette Pétonnet à l'occasion de son départ à la retraite* (Ivry-sur-Seine, Laboratoire d'anthropologie urbaine) : 21-28.

WILLIAMS, Patrick et GIAMPAOLI, Michelangelo

2013 In memoriam. Colette Pétonnet, 1929-2012, *Ethnologie française*, 43 (3) : 559-560 ; DOI : 10.3917/ethn.133.0559.

